

Néolibéralisme, guerres culturelles et crise de la masculinité aux Etats-Unis

Michel Gueldry, Monterey Institute of International Studies, USA

Dans son classique *Le deuxième sexe* (1949), Simone de Beauvoir déclare: « On ne naît pas femme, on le devient. » Il en va de même pour les hommes. Le postmodernisme indique que l'identité est une construction socioculturelle mouvante et hétérogène, qui échappe en bonne partie au canon et à l'orthodoxie. Loin d'être inscrits dans l'ADN ou la volonté de Dieu, maints rôles, droits et obligations des êtres nés masculins par hasard sont fluides, subjectifs, et leur sont largement impartis par leur environnement : « Je est (vraiment) les autres.» Dans les sociétés libérales, l'identité est une construction largement individuelle, et comme elles n'ont pas d'idéal unique ou transcendant de masculinité, elles foisonnent de familles bigarrées et de tendances hétérogènes qui possèdent leur propre logique, à défaut d'unité. Aux Etats-Unis, on nomme plaisamment 'tribus urbaines' (*urban tribes*) ce kaléidoscope d'êtres, de goûts et de natures. Selon les statistiques d'avril 2007 de l'*US Census Bureau*, administration fédérale responsable des enquêtes sur la population et la démographie, les USA compteraient 301,5 millions de personnes, dont 141, 3 millions d'hommes. ¹

Alors, qu'est ce que l'*homo americanus* ? Récemment, Norah Vincent, journaliste lesbienne de New York, se déguisa et vécut incognito durant 18 mois dans le monde masculin américain sous le pseudonyme de Ned. Dans son livre-témoignage (2006), elle dresse avec talent et compassion une galerie de portraits surprenants : quelques copains

¹ US Census Bureau, <http://www.census.gov/>, voir la section nommée *Factfinder*.

d'un club de bowling, les clients d'un triste sex-club, des vendeurs au porte-à-porte, un groupe de soutien émotionnel, des moines dans un monastère...² Des constantes se dégagent : ces hommes ont des émotions fortes mais réprimées, ils s'occupent de leur famille avec stoïcisme, l'effort, l'amitié, la sexualité, le silence, l'isolement et la compétition structurent leur monde. Une quarantaine d'années après la révolution féministe des années 1970, ils évoquent moins une *structure* patriarcale qu'une mosaïque culturelle et normative : le machisme est souvent présent mais il n'est ni systématique, ni clair, ni homogène. L'univers mâle, prévient Norah Vincent, est à la fois pire et meilleur que ce que les femmes imaginent...

Donc une enquête sur la masculinité américaine doit intégrer son environnement, notamment 1) la diversité ethnique et culturelle, 2)) la révolution féministe, sa contre-révolution conservatrice (*backlash*) et les nouveaux rapports entre les sexes, 3) les progrès difficiles des droits homosexuels, 4) la redéfinition des notions d'individu, de famille et de parentalité, 5) la domination du capitalisme libéral caractérisé par l'individualisme et la concurrence, les fortes opportunités et les fortes inégalités, 6) l'hégémonie du discours médiatique-commercial, matérialiste et consumériste dans la mentalité américaine contemporaine, et 7) l'éclatement des normes d'hier et les luttes actuelles des Américains concernant les valeurs morales personnelles et collectives. Un portrait complet des masculinités américaines doit inclure tous ces facteurs, mais nous privilégions ici les trois derniers par souci de concision et de précision.

² Norah Vincent, *Self Made Man: One Woman's Journey into Manhood and Back*, New York, Thorndike, 2006. Cf. son site web: <http://www.norahvincent.net>

Naguère, ‘culture populaire’ signifiait une culture issue du peuple, par distinction avec celle des élites ; c’était une culture *folk* émanée des valeurs, pratiques et mémoires de la communauté formée de la famille élargie, du village, de la classe, de la région, du passé. C’était une production naturelle, gratuite et non marchande, une émanation organique de la *Gemeinschaft* (communauté) de Ferdinand Tönnies.³ Mais aujourd’hui aux USA, le terme ‘culture populaire’ désigne les modes, valeurs et idées concoctées par le monde économique et technologique, les médias (télévision, Internet, musique, cinéma, presse *people* et *glamour*), le marketing d’entreprises, et la consommation-à-tout-va, moteur du capitalisme contemporain. Son but est de vendre toujours plus vite, d’augmenter les profits par n’importe quelle méthode, notamment la création et l’aggravation de modes, névroses et dépendances, et la fabrication de ‘tribus’ de consommateurs à travers la *brand identification* – l’identité trouvée dans une marque de pantalon, de chaussures... Ainsi notre âge réputé scientifique et sceptique secrète ses nouvelles illusions : les jeunes Américains grandissent dans la lumière dorée des mythes positifs de l’américanité (liberté, travail, individualisme, religion, tolérance, patriotisme institutionnel), mais aussi dans ses tares: futilité marchande, consumérisme pseudo-politique, obsession pour les *stars*, scandales du jour... Aux Etats-Unis, cette violente tension entre des forces socio-économiques modernes aliénantes et les idéaux fondateurs libérateurs est dissimulée et exprimée par les *culture wars*, ‘guerres culturelles’ féroces qui, depuis la révolution féministe et sexuelle des années 1960-70, polarisent la société

³ Ferdinand Tönnies (1855-1936), fameux sociologue allemand, auteur d’une distinction célèbre entre la *Gemeinschaft*, communauté proche et protectrice, et la *Gessellschaft*, société individualiste aliénante.

américaine autour de valeurs-clefs comme la responsabilité individuelle, la sexualité, l'avortement, la religion, la nature de la morale, etc.

L'Américain moyen

L'Américain moyen a 34 ans, est marié, a trois enfants ; son épouse travaille à domicile ; et il pointe sans intérêt ni talent comme technicien de sécurité dans une centrale nucléaire, principal employeur de sa ville. Ses options sont limitées car il n'a qu'un diplôme d'études secondaires. Il manqua l'université car au moment de signer ses documents d'admission, il fut distrait par un chien jouant avec un jambon dans la rue. Pris de fou rire, il courut après l'animal pour s'amuser et oublia de revenir à l'université ; cet acte manqué annonça et décida le reste de sa vie. En outre, il est chauve, obèse, et il se nomme Homer Simpson. Bien sûr, il s'agit ici d'une référence-clin d'œil à la série *The Simpsons*, qui depuis 18 ans déjà, connaît un succès justifié sur les écrans américains (et mondiaux) par sa description d'une famille américaine moyenne, et surtout du *pater familias*, bouffon immature et colérique, d'une ignorance crasse et d'un aplomb extraordinaire. Cette comédie satirique dissèque un spécimen représentatif de millions d'*average Americans* ('Américains moyens'), et à travers lui tourne en ridicule les défauts de la société américaine.⁴

Or il n'existe pas un type unique d'Américain moyen, mais des variétés, selon les milieux. Homer Simpson est le prototype du *Joe Average* ('Joe Moyen') urbain, présent

⁴ Le site officiel des Simpsons est [http:// www.thesimpsons.com](http://www.thesimpsons.com). Pour les biographies des personnages et commentaires, cf. <http://www.wikipedia.org/Wiki/Simpsons>.

de la côte Est à la côte Ouest mais réputé vivre surtout dans ce *heartland* (jeu de mot sur ‘pays du cœur’ et ‘zone centrale’) entre les deux océans, loin des influences internationales, dans ces états jugés provinciaux, nombrilistes et nationalistes, et dont le Kansas réactionnaire serait le modèle.⁵ Nommé aussi *Joe Six Packs* (‘Joe-Aux-Six-Canettes’) en raison de son amour immodéré pour la bière, Homer incarne ces millions d’Américains qui ne lisent pas, se gorgent d’une télévision débile, ne font pas d’exercice, connaissent à peine leurs enfants, ignorent le monde en dehors des USA, n’ont aucune compétence spéciale mais jugent de tout avec autorité. La relève est déjà là, incarnée par son fils de 10 ans, Bart Simpson, gnome insolent et fier de sa médiocrité. Il est significatif que par contraste, Marge, son épouse, est aimable et normale et Lisa, sa fille de 8 ans, brillante et artistique, est ignorée par Homer.

Ce genre d’*underachievers* (‘individus sous-performants’) masculins se retrouve dans un autre (stéréo)type plus méchant, celui du Sudiste ignare, religieux, nationaliste et intolérant. Un riche filon de littérature, cinéma et musique décrit ces individus demi-oubliés par la modernité ou en rébellion contre elle. Ils adorent leurs *pick up trucks*, leurs armes, la télé-poubelle, le *junk food* (‘la malbouffe’), le drapeau de la Confédération et celui de l’Union, habitent dans des zones rurales ou semi-rurales (sans être toujours paysans) avec des carcasses de voiture et des chiens dangereux autour de leur domicile. Ils sont supposés être sales, en mauvaise santé et voter républicain. Ils sont souvent appelés *white trash* (‘ordure blanche’) ou *trailer trash* (‘ordures qui habitent dans des maisons

⁵ Thomas Frank, *What is the Matter with Kansas? How Conservatives Won the Heart of America*, Owl Books, 2004, et *One Market Under God: Extreme Capitalism, Market Populism and the End of Economic Democracy*, Anchor, 2001. Cf. Lisa Duggan, *The Twilight of Equality? Neoliberalism, Cultural Politics, and the Attack on Democracy*, Boston, Beacon Press, 2003.

préfabriquées’) par leurs critiques et, dans le pire des cas, sont soupçonnés de mœurs lubriques, d’inceste et de violence.

Dans un long article sur l’acteur Will Ferrell, Lynn Hirschberg du *New York Times* parle justement de la « domination d’une atmosphère joyeusement médiocre en Amérique ». Ainsi, Will Ferrell « a perfectionné une version du gars sympathique, pas bien malin, qui aime traîner avec ses amis, ne veut pas vraiment être responsable (même s’il est marié) et qui est joyeusement inconscient de sa propre bêtise. » Selon la journaliste, « Tel est le rêve des hommes américains : porter des shorts, gagner des millions, faire des bêtises avec ses copains, se marrer. »⁶ Cette *vis comica* de l’homme immature, agité, médiocre et maladroit est exploitée par quantité d’acteurs américains comme Jim Carrey, Dana Carvey, Chevy Chase, Jerry Lewis, Steve Martin, Ben Stiller, Vince Vaughn, et Owen Wilson. Un genre de films idiots, répétitifs et très populaires, la *stoner-slacker comedy* (‘comédie de fumeurs de joint et bons à rien’), montre des étudiants déchaînés et partouzards, et la persistance de cette attitude irresponsable et anarchisante chez les hommes, pères de famille et mariés. Dernièrement, les films *Jackass* I et II, accumulation de gags tordus par des hommes prêts à tour pour déclencher des rires gras, viennent s’ajouter à cette longue liste, et les Américains qui veulent se moquer du crétinisme des Français citent pour preuve la popularité en France des films de Jerry Lewis !

La médiocrité *kitsch* des classes laborieuses et notamment sudistes représente le provincialisme américain, mélange de sottise bonhomme chez Homer Simpson et d’agressivité nationaliste-nativiste des *red necks* (‘cous rouges’), manuels besogneux à la

⁶ Lynn Hirschberg, “A`Wild and Uncrazy Guy”, *New York Times*, 12 November 2006.

peau tannée par le ‘vrai travail,’ le travail physique au grand air. Les stéréotypes négatifs envers ces *blue collar workers* (‘travailleurs en col bleu’, la classe ouvrière en somme) révèlent la dévalorisation de l’éducation collective et de l’intellect, au profit du muscle, du matérialisme, et d’un conformisme pseudo-apolitique. En effet, si l’Amérique est le pays de la créativité et de bizarrerie criarde, on y trouve aussi une forte méfiance et une dénonciation de l’individu *contestataire du système*. Dans l’Amérique profonde et droitière, la fantaisie ou la dissidence doivent être apolitiques, et se cantonner aux questions de modes plus que de mœurs. Piloter un énorme monstre de métal mauve qui consomme 1000 litres aux cent, receler un arsenal de mort dans son living room ou défendre un obscurantisme aberrant sur l’origine de l’univers ou l’évolution des espèces ne font pas de vous un mauvais Américain ou un oiseau rare – juste un Américain moyen. Mais on ne doit pas toucher les fondements de l’ordre public que sont l’Etat, la constitution, le drapeau, la religion, la Bible, les armes à feu, la propriété privée et le capitalisme.

La fièvre nationaliste qui embrasa le pays en 2002-03 lors de la marche à la guerre contre l’Irak s’est un peu calmée sans disparaître : la droite nationaliste continue de vilipender ses ennemis (Démocrates, gauche, internationalistes, Européens) en des termes de guerre civile froide et machistes. La championne toute catégorie de ce machisme hargneux est une femme, Ann Coulter, furie misogyne de la droite dure, dont la malignité politique s’exprime en termes violemment sexistes. Et les hommes qui ne correspondent pas à sa définition étroite du Vrai Patriote sont l’objet de sa *misandrie vengeresse*.⁷ Ainsi le nationalisme est sous-tendu par une conception archaïque et plutôt

⁷ Cf. <http://www.anncoulter.com>

intolérante de la nature masculine, et les mécanismes traditionnels du contrôle social des mâles (modèle unique et restrictif, intolérance et exclusion, rigidité émotionnelle, rage et appel à la vengeance, honte et violence imposées aux déviants) sont les mêmes mécanismes qui propagent les idées nationalistes. Ici, l'Amérique est bien banale, car la convergence de ces deux idéologies est connue depuis longtemps.

La gauche institutionnelle et la majorité des travailleurs des Etats-Unis ont largement renoncé à la social-démocratie (ils n'ont jamais été socialistes dans leur ensemble), au syndicalisme et autres pratiques souvent associées avec la gauche dans le reste du monde. Alors les classes moyennes, les intellectuels et progressistes expriment leur irritation devant le conservatisme électoral, la passivité politique et le panurgisme consumériste des classes populaires (qui reflètent quelquefois les leurs) par divers clichés négatifs. Cette réprobation traduit leur agacement, mais aussi un certain sens de supériorité linguistico-culturelle vis-à-vis de dizaines de millions d'hommes au fond laborieux et honnêtes, mais qui ont le 'tort' d'être déterminés par leur conditionnement socioculturel immédiat. En réponse, les classes populaires du Sud et du reste du pays dirigent contre leurs contempteurs des clichés opposés, celui de l'intellectuel de la côte est ou ouest, de l'universitaire ou du journaliste snob, artificiel, laïc et antireligieux, ductile et immoral, non viril, efféminé et antiaméricain. C'est en fait une sorte d'Européen poseur qui vit en Amérique mais n'est pas un vrai Américain, car il déteste son pays, la liberté et 'crache dans la soupe'. La force venimeuse de tels clichés explique le rôle crucial du Sud et du Grand Ouest dans les élections présidentielles en faveur des candidats conservateurs et religieux. Lors des élections de 2004, le démocrate John Kerry fut ainsi accusé d'être un élitiste de Boston (cette vision des *Boston Brahmin*, des

aristocrates de Boston, remonte aux origines de la nation américaine)⁸ et même d'être Français, insulte favorite des nationalistes en 2002-03, et liée à la guerre contre l'Irak. Le coéquipier du candidat Kerry en 2004, John Edwards, tira avantage du fait que lui vient de la Caroline du Nord, un état du Sud.

Les clichés populaires contre ces 'élites' intellectuelles expriment le préjugé machiste contre les difficultés, nuances et hésitations qui accompagnent l'expertise intellectuelle dans n'importe quel sujet. Pour les personnes éduquées, l'anti-intellectualisme de George W. Bush, ses libertés avec la langue anglaise, son rejet des experts (questions biologiques, climatiques, renseignements sur l'Irak) et son dédain du monde extérieur, démontrent son incompetence, Mais pour des millions d'hommes des classes populaires, sa *folksiness* ('familiarité'), sa simplicité, son honnêteté religieuse confirment qu'il est bien un homme du peuple, comme eux, et non un 'intello faux jeton' et prétentieux. Ils ne voient pas en lui le fils des classes privilégiées qu'il est, mais le *farmer* du *ranch* de Crawford, Texas, qui conduit sa camionnette dans les champs et arrache les souches d'arbre devant les caméras. Donc un vrai homme et non pas un être efféminé comme tant d'intellectuels (ici, un double sexisme marque cette image). Le vrai homme sue, mange des hamburgers, boit de la bière au goulot, l'intellectuel (mot-code pour 'faux homme') se parfume (à la française), mange des quiches, boit de l'eau minérale, ou pire : il est végétarien. Ces clichés viennent aussi du ressentiment historique des *Southerners* (Sudistes) contre les Yankees qui les battirent en 1865 après cinq ans de guerre civile, détruisirent leur société esclavagiste, rurale et aristocratique, et leur

⁸ Boston Brahmin ne signifie pas l'aristocratie au sens strict mais un ensemble réduit de familles WASP, riches et influentes de Boston, caractérisées par leurs racines locales profondes, leur endogamie et leurs mœurs.

imposèrent de rester dans l'Union. Le Nord, sous la forme de l'état fédéral encore une fois, réimposa sa volonté dans les années 1950-60 par 'le mouvement des droits civiques' (*civil rights movement*) pour la déségrégation et l'intégration des Noirs dans le corps social. A travers le souvenir cultivé de la guerre de Sécession et la nostalgie réactionnaire pour le Vieux Sud, c'est l'imposition du pluraliste libéral qui alimente le ressentiment des classes populaires du Sud et des ruraux, effrayés par les complications de la modernité (féminisme, droits des homosexuels). Ces clichés montrent aussi l'ire du Grand Ouest contre les autorités publiques et notamment fédérales pour leur défense de l'intérêt général contre l'individualisme conservateur des *ranchers* et les pratiques prédatrices des compagnies minières et forestières.

Mais ils révèlent aussi la conscience, parmi les masses, de l'embourgeoisement du Parti démocrate, de son identification avec des groupes relativement privilégiés, comme les enseignants du secondaire et l'aristocratie ouvrière automobile, ou des professions nanties et en partie parasitaires comme les *trial lawyers* ('avocats de cours') et autres chasseurs d'ambulances (*ambulance chasers*) spécialisés dans les affaires de responsabilité des entreprises, notamment médicales. Sur ce point, parmi les témoins à charge bien informés, on compte Bill Bradley, Démocrate célèbre, ancien sénateur du New Jersey et candidat malheureux à l'investiture de son parti pour les élections présidentielles en 2000. Dans son ouvrage *The New American Story* (2007), il fustige

cette dépendance du Parti Démocrate envers ces professions et souligne le besoin de reconquérir sa base populaire, perdue à partir des années 1960-70.⁹

Ces idées des classes laborieuses envers des groupes jugés supérieurs révèlent le ralliement massif des classes populaires à la droite nationaliste (en politique), libérale (en économie) et conservatrice (en matière morale) depuis Ronald Reagan, le premier Président républicain qui depuis le Démocrate Roosevelt dans les années 1930 sut durablement ramener à la droite des millions d'électeurs populaires.¹⁰ Cela tient aux changements de l'économie postindustrielle et à un retour du pendule, car Reagan substitua un langage simple, volontariste, optimiste et patriotique aux doutes et divisions des années Vietnam (1965-75) et de la crise des otages en Iran sous le Démocrate Carter (1979-80). Cela tient aussi à la croyance sincère des milieux populaires dans l'individualisme, le travail, les opportunités offertes par le système économique américain. Ce national-conservatisme populaire s'explique par leur réaction à la contestation de l'Amérique et du patriotisme née dans la gauche américaine durant la guerre du Vietnam. Il s'appuie sur leur conception traditionnelle et étroite de la masculinité, qui privilégie le labeur manuel contre le travail intellectuel, la famille classique contre les formules nouvelles (couple homosexuels, lesbianisme, monoparentalité, etc.), le nationalisme contre le patriotisme critique et

⁹ Bill Bradley, *The New American Story*, New York, Random House, 2007. Voir la revue par Michiko Kakutani, 'From the Sidelines, a View of the Middle as Loser', *New York Times*, 3 avril 2007.

¹⁰ La thèse selon laquelle l'électorat populaire évolue largement vers la droite fut présentée par le célèbre Kevin Phillips dans *The Emerging Republican Majority* dès 1969.

l'internationalisme, la religion contre le scepticisme, l'hétérosexualité contre l'homosexualité, etc.

Cette hostilité aux élites intellectuelles plutôt qu'aux élites économiques et au pluralisme sexuel plutôt qu'à l'exploitation économique témoigne d'une aliénation populaire, d'une absence de conscience historique face à un fait capital : l'érosion significative de la situation économique des classes populaires depuis les années 1980 sous l'effet de la libéralisation et la déréglementations de l'économie, de la révolution technologique qui avantage créateurs et experts et mine intermédiaires et exécutants, de la détérioration du droit du travail au profit des employeurs, des réformes fiscales qui avantagent les très riches, de la dégradation de services publics (éducation, santé), de l'immigration qui met des masses de travailleurs bon marché en concurrence avec les Américains modestes, et de la mondialisation qui favorise la délocalisation des emplois et des professions.

La classe *ouvrière* américaine, hier relativement organisée, est depuis une quinzaine d'années laminée par les délocalisations, mais les classes *populaires* qui subsistent sont plus hétérogènes et démobilisées sous l'effet de l'optimisme, du triomphe du libéralisme économique, du consumérisme, du nationalisme et du (faux) apolitisme qui résulte du manque d'éducation et de l'amnésie historique. Le nationalisme populaire est une vision simpliste et 'carrée', une croyance dans la bonté et le bon droit de l'Amérique, l'obéissance au pouvoir exécutif et la foi dans la parole du Président, et à l'inverse la méfiance ou l'hostilité envers les contre-pouvoirs internes comme le Congrès, le pouvoir judiciaire, les médias, les avocats, les intellectuels, les experts, les contre-pouvoirs externes (ONU), les alliés récalcitrants (France) et bien sûr les ennemis de

l'Amérique. Son militarisme religieux et son conformisme sexuel (affiché) correspondent à la vision traditionnelle de l'identité masculine d'avant la révolution féministe et sexuelle des années 1960. Dans les classes moyennes, par contre, la stagnation et le grignotage du statut des classes moyennes alimentent aussi des représentations de l'homme en crise : adolescent attardé, homme immature, homme cherchant le cocon (*cocooning*), trentenaire attardé chez ses parents, ou alors mâle violent et éructant.

L'image forte des Africains-Américains qui se dégage est celle du *gang member* ('membre de gang'), qui révèle la crise majeure de la masculinité noire. On observe une contamination de cette culture *gansta* et *bad boy* ('mauvais garçon') dans la musique, les modes vestimentaires, la langue parlée, la télévision, preuve de la capacité étonnante du capitalisme à exploiter les manières des marginaux du système, supérieure aux capacités des autorités publiques à éradiquer la culture mortifère, la pauvreté et l'autodestruction de millions d'hommes africains-américains. Donc grande est la frustration des réformistes de toutes races face à cette dégradation/criminalisation de la masculinité noire, et le mot *nigger*, terrible insulte raciste, est utilisé par des comiques africains-américains comme Richard Pryor et Chris Rock pour fustiger les criminels noirs. L'apathie politique des classes populaires est soigneusement entretenue par le nationalisme-consumérisme, tandis que leurs légitimes angoisses économiques et identitaires sont détournées des enjeux politiques réels (partage moins injuste de la richesse nationale, législation adoucissant les rapports de force économiques inégaux) vers les guerres culturelles.

Amérique Bleue et Amérique Rouge : God, guns and gays

Depuis les années 1980, l'idéologie dominante en matière économique et sociale est individualiste, mais en matière politique c'est l'inverse : la mobilisation nationaliste des masses joue un rôle important, et croissant depuis le 11 septembre 2001. Beaucoup d'analystes, notamment indépendants et de gauche, pensent que pour convaincre les petits et les modestes de voter Républicain, c'est-à-dire contre leur propre intérêt économique, la droite cultive depuis les années 1980 de faux débats autour des valeurs morales et culturelles. Pour leurs critiques, les Républicains jouent sur les angoisses identitaires et sexuelles des Américains dans le sens du conservatisme, afin d'influencer leur vote contre les Démocrates et Progressistes, apôtres d'une société plus tolérante en matière de mœurs et de religion, et les détourner d'un vote conscient. Ces *wedge issues* ('questions qui divisent') comprennent notamment la sexualité, Dieu, la laïcité, la peine de mort, l'immigration, le multiculturalisme, l'éducation bilingue, la recherche sur les cellules souches (*stem cells*). En fait, depuis deux décennies, le mariage des homosexuel(le)s joue le rôle que les mariages interraciaux (blanc-noir) jouèrent dans les années 1950-60 : juste et normal pour la gauche, scandaleux et décadent pour la droite religieuse. Les Républicains attisent et manipulent les obscures phobies masculines envers les homosexuels (*homophobia*), notamment parmi les Africains-Américains qui votent traditionnellement pour les Démocrates, mais qui sont aussi plutôt conservateurs en matière sexuelle. Les Républicains parlent donc de défendre la moralité, la famille, le mariage contre la purulence que représenteraient les *gays* – et même de protéger les enfants, car ils aiment assimiler homosexualité et pédophilie.

Ainsi s'affirma lors des élections présidentielles de 2000 et 2004 une césure électorale stable entre *Red America* et *Blue America*. Les états rouges (plutôt

Républicains) sont surtout le Sud, les Grandes Plaines, le centre du MidWest et les états des Rocheuses ; les états bleus (tendance Démocrates) sont le Nord-est, le nord du MidWest, et toute la côte Ouest. En fait, la 'division' est vraiment entre d'une part les zones rurales, semi-rurales et les petites villes (qui en majorité ont voté George W. Bush en 2000 et 2004) et d'autre part les zones urbaines et les périphéries proches des états bleus (qui ont préféré Al Gore en 2000 et John Kerry en 2004) avec l'exception de grandes villes du Sud religieux. Les zones bleues sont religieuses, plutôt agricoles, moins éduquées, moins riches et moins multiculturelles que les zones rouges. Diverses cartes satiriques apparaissent sur l'Internet, montrant le *Jesusland* ('Pays de Jésus', pour l'essentiel le Sud, le MidWest et l'Ouest conservateurs), la Nouvelle Angleterre Démocrate rebaptisée *Western France* ('la France Occidentale', pour l'insulter) et la côte Ouest la *Left Coast* ('la Côte de Gauche'). En fait, les différences culturelles, économiques et démographiques ne sont pas si tranchées que cela mais sont aggravées par le système de *winner take all* ('le gagnant emporte tout') du Collège Electoral, qui domine les élections présidentielles aux Etats-Unis. Ici, les lois électorales et l'architecture institutionnelle renforcent artificiellement la polarisation idéologique des Etats-Unis.¹¹

Les Républicains rétorquent que les questions morales sont cruciales et que les Démocrates sont des relativistes moraux par manque de courage et de moralité ('*moral deficit*'). La querelle se concentre autour des 3G : *God, guns and gays*, c'est-à-dire 'Dieu, les armes à feu et les homosexuels'. Elle s'exprime par des querelles autour du rôle des

¹¹ Sur cette thèse fameuse concernant les (supposées) 'neuf régions morales' de l'Amérique, voir Peter Kim et James Patterson. *The Day America Told the Truth. What People Really Believe about What Matters*, New York, Prentice Hall, 1991.

Dix Commandements dans les mairies, tribunaux et autres monuments publics, la prière dans les écoles, conseils municipaux et cérémonies militaires, l'influence des groupes religieux sur le gouvernement Bush, l'enseignement du Créationnisme et du Dessen Intelligent (*Intelligent Design*) comme alternative religieuse à la théorie de l'évolution de Charles Darwin, la vente et le port d'armes, le mariage et le droit d'adopter des homosexuel(le)s, l'éducation sexuelle et l'avortement.¹²

Les progressistes et féministes discernent dans l'obsession punitive des Conservateurs envers la sexualité 'déviante' et leur dédain pour la justice sociale les défauts du phalocrate typique : culte de la force, refus et haine de la différence, obsession du contrôle, imposition d'un modèle unique, oppression des minorités et groupes vulnérables. Ils/elles citent l'exemple de la publicité des cigarettes pour le *Marlboro Man* : un beau cowboy viril, chevauchant tout seul les immenses paysages de l'Ouest, et fumant. Ce paragon des vertus masculines traditionnelles (blanc, à cheval, *cow boy*, solitaire, musclé, physique, travailleur manuel, libre, entreprenant) dissimule la réalité d'hier des vrais *garçons vachers*, en général des Hispaniques pauvres au plus bas de l'échelle sociale. C'est le mythe de John Wayne *relooké* par les agences de communication – sans compter que Wayne McLaren et David McLean, deux cavaliers qui posèrent des années durant pour ces publicités Marlboro moururent tous deux d'un cancer du poumon, le second après une *metanoia* et des années d'activisme anti-tabac... A cet égard, le film *Thank you for Smoking* (2006) est une satire caustique du cynisme des entreprises de tabac (*Big Tobacco*). Aaron Eckhart, rôle principal, y incarne fort bien, avec son charme blond, sa mâchoire virile et ses yeux mi-rieurs, mi-tueur, ces requins

¹² Le think tank le plus connu en faveur du créationnisme est le *Discovery Institute*, basé à Seattle : <http://www.discovery.org>

capitalistes sans cœur, ni morale, ni vie personnelle. L'échec de l'homme privé entraîne ici aussi la volonté de domination de l'homme public, et sa fragilité interne est surcompensée par son inconscience morale et l'idéologie de fer du mâle conquérant. Ce paradigme de l'*homme* dominateur, calculateur et solitaire est aussi bien illustré par plusieurs films de Michael Douglas où il incarne des hommes contrôlant des sommes colossales, des pyramides d'employés, de belles femmes, des gadgets électroniques, des *deals* planétaires et ses propres émotions.¹³

Ainsi les traits de la masculinité archaïque (agression, domination, compétition, jouissance égoïste, (sur)consommation anarchique) structurent et nourrissent l'idéologie du capitalisme néolibéral. L'agressivité et l'hyper-rationalité capitaliste (au niveau de l'organisation de la production, puisque ses fins sont irrationnelles) se traduisent entre autres par la militarisation de la gestion du personnel, témoin les enquêtes détaillées de Wal Mart (plus grand distributeur mondial) sur la sexualité de ses employés dans et hors du lieu de travail, et la présence de vétérans de la CIA et du FBI dans les services de sécurité internes de l'entreprise.¹⁴ Pour beaucoup, ce néolibéralisme reaganien usurpe le nom de capitalisme et n'en respecte pas les principes. Les grandes compagnies (*corporations*) y sont subventionnées et protégées de cent manières par l'Etat (*corporate welfare*), donc ce système de *corporatism* est dominé par les *lobbies* patronaux - et non la libre concurrence ou l'égalité des chances... Et les conservateurs économiques (déréglementation, baisse des impôts sur entreprises) trompent toujours les conservateurs moraux (religieux et anti-homosexuels), même si leur votes convergent en faveur du Parti

¹³ Michael Douglas joue des rôles de maître du monde capitaliste, calculateur, solitaire et dominateur : *Wall Street* (1986), *The Game* (1997), *A Perfect Murder* (1998).

¹⁴ Michael Barbaro, 'Bare-Knuckle Enforcement for Wal-Mart's Rules', *New York Times*, 29 mars 2007.

Républicain. Par exemple, les *moral conservatives* fustigent Hollywood pour ses mœurs et films décadents, dénoncent *Hollywood vs. Main Street* ('Hollywood contre l'Amérique profonde') mais ignorent souvent que les investisseurs et donc Wall Street sont derrière Hollywood, et que l'idéologie du profit capitaliste maximum (conjuguée au voyeurisme général) poussent à des films violents. *Grand Canyon* (1991), film avec Danny Glover, illustre bien la rapacité incontrôlable de Hollywood. Finalement, le refus de la théorie de l'évolution par les Chrétiens conservateurs au nom du Créationnisme dissimule le fait que s'ils ne croient pas à la théorie de l'évolution pour l'espèce humaine, ils croient souvent au Darwinisme social, la survie des plus forts au sein de la société. Alors, la déliquescence mortifère de la culture télévisuelle dominante force les parents à chercher dans la religion la morale qui manque dans la sphère culturelle. La crise des écoles publiques forcent les parents à soutenir des écoles privées et le *home schooling* ('école à la maison'), qui renforcent la religion conservatrice, tandis que la compétition et l'individualisme poussent les individus à chercher dans les églises une solidarité qui adoucit les rigueurs de la sphère économique. Ce n'est pas un hasard si la plupart des massacres par armes à feu surviennent dans le Sud et l'Ouest, citadelles de la piété aux Etats-Unis. Le dernier en date, le 16 avril 2007 à Blacksburg en Virginie (33 morts), confirme cette triste tendance. La barbare idéologie du laissez faire en matière de vente d'armes, sous couvert de la défense des libertés américaines, permet aux industries des armes de s'enrichir, alors que les Républicains (et des démocrates aussi) défendent la propagation de ces armes de destruction massive et que les réformistes sont paralysés par la peur de la *National Rifle Association* et des électeurs fanatiques d'armes. Ici, la

rapacité capitaliste, l'individualisme anarchique, la démission des institutions publiques et l'idéologie machiste se renforcent.

Aliénation et Revanche

On est souvent surpris de voir tant de petites villes américaines flotter dans l'espace : des routes à n'en plus finir, des horizons vides, des fermes éparses, et puis tout à coup une bourgade surgit. Nul repli de terrain, nulle vue particulière, nul point d'eau ou charmante vallée n'invite à ce regroupement, qui pourtant s'est fait et persiste. Cette Amérique qui voulait s'affranchir de l'histoire européenne, du temps passé, s'est aussi souvent affranchie des repères géographiques. L'organicité, l'emplacement stratégique, la beauté, l'équilibre entre nature, villages et bourgs qui existent souvent en Europe est ici souvent absente. Donc le thème de l'individu qui lui aussi flotte dans l'espace et la ville inspire la culture américaine.

La géographie ignorée, éclatée, parcourue avec angoisse suscite l'*anomie*. Le cinéaste allemand Wim Wenders, fin connaisseur des USA, exprime ce déracinement de l'Américain à travers son film *Paris, Texas* (1984). Un thème voisin est celui du *road movie* ('film de route') où les *wide open spaces* ('vastes espaces ouverts') constituent une dimension essentielle de l'expérience. L'espace immense et sauvage invite des caractéristiques psychologiques anarchisantes, plus masculines que féminines : l'errance, la fuite, l'aventure à la dérive, la liberté dangereuse (*Easy Rider*), la criminalité (*Bad Lands, Duel*). En littérature, cette déambulation amorphe permet une méditation non structurée et hors des institutions du sacré : Jack Kerouac (*On the Road*, 1951) et Robert

Pirsig (*Zen and the Art of Motorcycle Maintenance, An Inquiry Into Values*, 1974). On note un même flottement dans les villes et la *suburbia* ('banlieues résidentielles des classes moyennes') de grande solitude. La rage et l'aliénation des petits est incarnée par Robert de Niro dans *Taxi Driver* (1976), celles des cadres moyens par Michael Douglas dans *Falling Down* (1993), filmé juste un an après les émeutes Rodney King à Los Angeles, par Kevin Spacey dans *American Beauty* (1999), ou par les protagonistes sanglants du *Fight Club* (1999). L'aliénation des citadins illettrés se voit aussi dans *Fame* (1980) film d'Alan Parker relatant les espoirs et déboires de jeunes artistes dans une école à New York. Un danseur sublime dissimule l'analphabétisme qui le tourmente par son attitude bravache. Décidé à apprendre à lire seul, tout ce qu'il trouve est un méchant bout de papier journal poussé par le vent, et la première phrase qu'il ânonne péniblement est futile et vide, comme la sphère culturelle : « Welcome to the wonderful world of the washing machine. »

D'où les phénomènes de compensation : à la dépossession de l'individu répond son refuge dans les armes, les muscles, le bruit, la matière, les fantasmes compensatoires. Au cinéma, c'est le héros qui va tout arranger, tout purifier par la violence physique – obsession wagnérienne nihiliste du psychisme mâle en situation de souffrance extrême. Cette brute aux mâchoires serrées, aux pectoraux luisants, aux biceps gonflés et armé d'énormes fusils *phalliques*, c'est le Héros, golem menaçant qui passe des quartiers entiers à la moulinette sans soupirer ni dire trois mots. Visage de marbre, yeux plissés et morts, c'est le pendant positif du *serial killer*, autre type masculin bien américain. Le casse-tout (Arnold Schwarzenegger), le maître des arts martiaux déchainé (Jean Claude van Damme, Steven Segal), le *lone rider* ('cavalier solitaire') qui mâchouille son cigare

en trucidant les truands (Clint Eastwood) sont des personnages à la fois débiles et amusants. Mais ce sont surtout des archétypes qui exercent une fonction compensatoire et libératrice. Le film d'action flatte l'adolescence attardée, le sadisme et le voyeurisme des hommes américains (et du monde entier), fait oublier les mesquineries du quotidien, l'argent rare, les ennuis nombreux, le mariage et le dos douloureux, la bedaine qui avance, les cheveux qui reculent, et véhicule une version démocratique et édulcorée de l'antique Mythe du héros.

Jadis Ulysse, naguère Lancelot du Lac, aujourd'hui *Terminator* : les structures psychiques profondes de l'homme (ici, courage et peur, hantise de la mort et quête épique) perdurent. Et c'est ainsi que l'Amérique est à la fois archaïque et postmoderne. Ses industries créatrices, cinéma en tête, expriment les mythes profonds de l'Homme américain et de l'Homme universel. Au passage, l'accidentel (les valeurs de la masculinité dépendent du lieu et du temps) devient substantiel (les modèles virils prétendent incarner des valeurs suprêmes et incontestables), et l'homme vit écartelé entre son monde intérieur qui est normatif, prescriptif et désirant, et le monde extérieur dominé par les rapports de force, la lutte et la rareté, et qui propose des valeurs (sur)élevées mais récompense le tout-et-le-n'importe-quoi. Pour paraphraser Jean-Paul Sartre, l'existence de l'homme précède son essence, et le contexte américain ('context of no context' pour beaucoup) malgré son libéralisme affiché, peut rendre la masculinité aussi problématique qu'ailleurs. Dans le pays des hommes perdus, personne ne demande son chemin...¹⁵

¹⁵ Todd Gitlin, 'In the Land of Lost Men, No One Asks for Direction', *New York Times*, 1er février 2007. Revue de Charlie LeDuff, *US Guys. The True and Twisted Mind of the American Man*, New York, Penguin Press, 2007.